

De la très glorieuse

Alexandria ad Aegyptum ne subsistent, au niveau du sol, que des vestiges rares et tardifs. En revanche, les demeures des morts, souterraines, sont fort nombreuses : hypogées de Ras el-Tin, d'Anfouchy, de Chatby... Alexandre Bernard écrivait en 1966 : « Si intéressantes que soient ces tombes et ces nécropoles, il faut avouer que leur visite demeure décevante. L'état des monuments est généralement fort délabré, et l'œil non préparé peut être rebuté par ces champs de ruines et ces tombes trop semblables à première vue » (André Bernard, *Alexandrie la grande*, Arthaud, Paris, 1966, p. 22-8). Cette Alexandrie creusée, dissimulée, semble rendre très proche la présence d'Hadès. Les plus impressionnantes catacombes d'Alexandrie, l'humide hypogée de Kôm el-Chougafa, sont certes fascinantes, mais, à mes yeux, franchement sinistres. L'anonymat des défunt, de règle à quelques exceptions près, n'autorise même pas, comme on le souhaiterait, une évocation de leur mémoire.

Une autre Alexandrie glorieuse est née vers 1860 pour agoniser près d'un siècle plus tard. Au contraire de la première, qui pouvait se glorifier justement d'être le principal centre intellectuel de la Méditerranée antique, celle qui s'éleva sur ses décombres s'avéra, au début, surtout soucieuse de commerce et, rapidement, d'opulence. Les fondateurs de la nouvelle Alexandrie, marchands aisés ou malheureux fuyant la misère, avaient, en écrasante majorité, un trait commun, celui de venir d'Europe, alors puissante, et d'être protégés par leurs consuls respectifs, au point que l'on pourrait parler d'une *Europa ad Aegyptum*.

A présent, les membres de cette société cosmopolite ont rejoint le royaume des morts, ou, pour les survivants, des pays étrangers, mais la majeure partie de l'architecture d'*Europa ad Aegyptum*, qui va du classique à l'extravagant, de Bramante au véneto-mauresque, et forme un ensemble unique au monde, aujourd'hui trop souvent gâchée, humiliée, vandalisée, voire menacée de succomber, subsiste encore en très grande partie¹.

Quant au monde des défunts, peu de lieux présentent autant de charme.

Les cimetières de la nouvelle Alexandrie glorieuse sont groupés dans un immense rectangle situé dans le quartier de Chatby, divisé en deux secteurs par la rue Anubis, la divinité pharaonique président aux funérailles, qui vient nous rappeler que nous sommes bien en terre d'Égypte. Il est vrai que l'un des cimetières est, lui aussi, purement égyptien : le « Cimetière copte orthodoxe ». Ses sobres édicules, peu ornés, sinon de croix festonnées, permettent, pour la plupart, aux familles d'y prendre quelque collation. C'est d'ailleurs le seul cimetière où le visiteur rencontre, peu après l'entrée, une petite boutique où sont vendus douceurs et rafraîchissements.

Toutes les tombes qui bordent la rue Anubis témoignent d'un principe qui, après tout, ne va pas de soi : le regroupement définitif dans des enclos de nature strictement religieuse de ces hommes et de ces femmes qui, grands ou petits bourgeois, ont certainement passé toute leur vie à se fréquenter, peut-être aussi

1. Ne perdons pas de vue que ce que j'appelle Europa ad Aegyptum n'aura duré qu'un siècle à peu près, soit, au maximum, quatre générations. Pour la première de celles-ci, le terme d'Europa ad Aegyptum convient certainement. Elle ne convient plus vraiment pour la dernière de ces générations d'Alexandrie, du moins celles nées de familles européennes (les Arméniens posent un problème particulier : voir : Anne Le Gall-Kazazian, "Etre arménien", dans : Alexandre 1960-1960 (Autrement, Série Mémoires n° 20, Paris 1922) : cette génération était devenue alexandrine au sens antique, les débats hautement philosophiques mis à part. Entre ces deux extrêmes, la première et la dernière génération, l'épitaphe du Chevalier Barker (voir plus loin) me paraît bien traduire un sentiment qui dut être assez général.

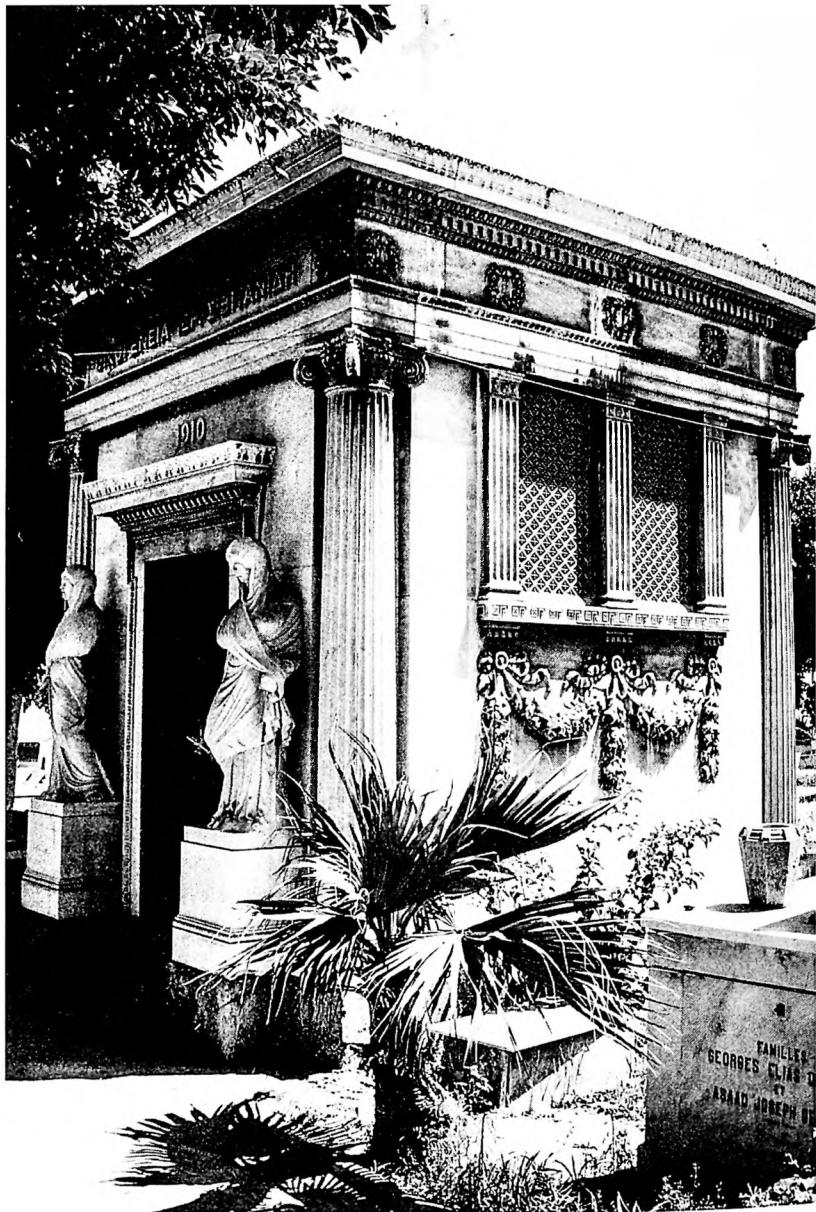


Photo. L. Bash

Cimetière hellénique de la communauté d'Alexandrie. Tombe de la famille Sivitanidi.

à s'aimer ou, du moins, à s'apprécier. Est-il si sûr que la religion de ces ex-vivants était, au cours de leur passage terrestre, leur principale préoccupation ?

Les cimetières à l'est de la rue Anubis sont en général plus modestes que ceux de l'ouest, mais à l'exception d'un seul, d'ailleurs minuscule, tous ont en commun un air de l'exubérante fête végétale, d'un jardin d'Eden où l'art de l'horticulteur n'a que peu de part : à l'ombre des palmiers, on ne quitte les lauriers roses qui prospèrent presque partout que pour les magnolias et, en juin, les flamboyants en gloire disputant le ciel aux bougainvillées et aux hibiscus. Dans un parfait désordre, buissons, arbres et fleurs, que mon ignorance ne me permet pas de nommer, ont réussi à éloigner toute mélancolie et les songes vont bien moins aux pauvres morts qu'à leur célébration simple ou lyrique, gravée sur les tombeaux et, souvent, tout simplement à leurs noms : un romancier décidé à multiplier ses personnages et manquant d'imagination quant à leur patronyme en remplirait un carnet après vingt minutes ; ceux qui suivent, et que je ne cite qu'à titre de parfum de la mémoire d'une Alexandrie qui n'est plus, suffiront peut-être.

LES CIMETIÈRES DE L'OUEST, DU NORD AU SUD

Le cimetière juif surplombé par les monuments prestigieux, véritables mausolées, des barons de Menasce, qui dominent les tombes bien plus simples de Victor Bitchichi, d'Enricetta Orvieto, de Flore Fermon, de William Mattalon, d'Elie Aligranti, de Bice Colonimos, de Sattud Crespin, de Michel de Pas, de Roberto et de Fortunata Halifax, d'Argentine Sonsino, de Jacques Barda, d'Elvira Israël, de Jeannot Cori, plus rares que les nombreux Ardit, Aghion, Pinto, Guetta, Belleli, Errera, Modiano, Alphandéry, Suarés ou Horowicz.

Ce qui caractérise tout particulièrement le cimetière juif est qu'il concentre, si l'on en croit les inscriptions (la plupart en italien), les valeurs morales et intellectuelles les plus pures d'Alexandrie. Les «madres sublimes» et les «pères tendres et affectueux» ne peuvent se compter, mais le visiteur le plus sceptique au sujet des qualités humaines demeure impressionné par «X, uomo laborioso e onesto, marito e padre affettuosissimo», par «X, exemple de nobles vertus de foi, de bonté et de résignation», par «X, persona distinta e filantropica», etc.

Les épitaphes de ce cimetière-ci sont presque uniformément rédigées en caractères latins ; les textes hébreux ne sont certes pas exceptionnels, mais très minoritaires. Aussi, les langues vernaculaires de la Communauté juive me semblent-elles avoir été surtout l'italien et le français (j'excepte Jenny Basch, née à Leipzig en 1872 et décédée à Alexandrie en 1963 : la langue de son épitaphe démontre qu'elle parlait allemand).

Le Old British Protestant Cemetery, consacré par l'évêque de Jérusalem le 28 avril 1916, un peu délaissé, laisse supposer, par son petit nombre de tombes, que des rapatriements ont eu lieu, mais les vides entre les tombes sont comblés par une végétation si touffue qu'on pourrait se croire en quelque jardin botanique. Ce cimetière n'héberge pas que des citoyens anglo-alexandrins, comme en témoigne la présence de Spiridion Mignaty, il abrite aussi quelques épitaphes remarquables, dont celle de Peter Rudolph, «founder of the Asile Rudolph», qui rappelle le Psalme 41-2. Il abrite surtout la plus fière déclaration de tous les cimetières : il s'agit du tombeau du Knight Bachelor Henry Edward Barker, Commandeur des ordres de Saint-Georges et de Saint-Michael, né à Alexandrie en 1872 et décédé dans sa ville en 1942 ; la voici :

«Proud of his country and a staunch believer in her destiny of service to the world, he spared no effort to bring to Egypt and specially to his birthplace, Alexandria, some measure of the blessings Great Britain herself enjoyed.»

L'inscription n'est pas seulement grandiose elle atteste la complexité d'*Europa ad Aegyptum* : la patrie dont se réclame – en quels termes ! – le Chevalier Barker est la Grande-Bretagne, mais sa déclaration d'amour est réservée à Alexandrie. C'est au «Cimetière de la Communauté grecque orthodoxe égyptienne» (Khouri, Yazgi, Dib, Bassili, Abboud, Boutros Issa...) qu'échoit l'honneur de posséder l'une des œuvres sculptées les plus remarquables de tout Alexandrie : au sommet d'une cascade de roses, un couple d'amants enlacés, jeunes et beaux, s'entreint pour l'éternité dans une spirale sans fin : inséparables Éros et Thanatos ou, plus simplement, tombeau de la famille Nader Chikani. Seul son voisin, celui de la famille Cordahi Bey, tout aussi ruisselant de roses, peut être considéré comme son rival.

Une tombe extrêmement simple laisse rêveur : pourquoi Alice de Piccioto est-elle ici (l'emploi du présent s'impose de soi

dans les cimetières d'Alexandrie), alors que Bella de Picciotto repose dans l'enceinte juive ? Songes de roman.

Le « Cimetière de la Communauté grecque d'Alexandrie » est, en termes de monuments, le mot n'est pas exagéré, le plus somptueux de tous : dès l'arrivée en voiture de l'aéroport, on est frappé par ce qui, dépassant le sommet du mur d'enceinte, paraît être une *tholos*, mais qui s'avère être une copie assez fidèle du monument chorégique de Lysicrate, à Athènes ; lui, du moins, a conservé son trépied de bronze. C'est aussi la dernière demeure d'Emmanuel Kasadagli. Ce n'est pas de modestie excessive qu'ont souffert les familles Salvatou (temple à deux colonnes *in antis*; punition de l'*hybris* : l'architrave, brisée, a dû être soutenue par deux disgracieuses colonnettes de fer) et Ralli (sarcophage à l'antique, soutenu aux quatre coins par des *korai* vaguement archaïsantes ou, dans l'intention de l'auteur, ptolémaïques). On ne finirait pas de décrire ces monuments (colonnades, temples miniatures, église de village grec, anges à foison) dont le principal mérite est de souligner la simplicité de la dalle funéraire sous laquelle repose, auprès des siens, mais isolé, Constantin Kavafis. Pas de date de naissance, seulement celle de son décès : Alexandrie, 28 avril 1933. Et sous son nom, un seul mot : « poète ».

Le « Cimetière de la Communauté grecque catholique » est aussi petit que sobre. Son originalité, assez inattendue, est d'héberger des noms patronymiques qui évoquent l'Antiquité. Inutile d'insister sur « Faaraone », ni même sur « Hermès », dont les attributions furent fort révérées par la seconde Alexandrie, mais « Sotiriou » retient plus l'attention : le Phare fut dédicacé par Sostrate de Cnide aux « dieux sauveurs ».

Sorti de là, il convient de se faire ouvrir les portes de l'immense « cimitero latino di Terra Santa » par son gardien, un frère franciscain italien (jeans et chemisette), qui s'y trouve – fort bien – depuis vingt ans, y élève ses chiens et assure en souriant qu'il mourrait de chagrin s'il devait quitter son cher cimitero. On ne saurait lui refuser la visite de l'église, au centre du cimetière : il en est très fier. Au vrai, les six grandes mosaïques qui ornent l'intérieur du sanctuaire méritent le détour ; leur thème est, cela va de soi, la mort du Seigneur, sa résurrection et l'Ascension.

A l'entrée du cimetière, immédiatement à droite, un sarcophage antique abrite Joseph Botti, illustre archéologue et





Photo. L. Basch

Cimetière latin de Terre-Sainte. Épitaphe de Hovsep. A. Tcherkesian.

premier conservateur du Musée gréco-romain de la cité. Plus loin, sous les obélisques, les chérubins et les pyramides, reposent des Alexandrins dont les noms forment une sarabande que même Durrell, qui devait pourtant les connaître, n'aurait pas osé « utiliser » dans son œuvre (on ne l'aurait pas cru) : Brillet, Dentamaro, Enriquez, Sidarouss, Tron, Gallo, Grill Sivitz, Imperadore, Trad, Buccianti, Jacopech, Recoulin, Degiardé, Gebeyli, Ablitt, Darmenia Macdonald... Deux noms encore : Eugène Garandet, qui fait songer à Balzac, et Calypso Avakian, dont le nom seul émouvrà les barrésiens fervents. Deux épitaphes, aussi. D'abord : « A Adolphe Edouard Gailly, directeur du Chemin de fer de Ramleh, né à Stenay (Meuse), le 7 mai 1828, décédé à Alexandrie le 25 mars 1885. Témoignage de reconnaissance à l'administrateur intègre et zélé. Hommage à l'homme de devoir, au soutien des pauvres, à l'ami fidèle » ; et ensuite l'éloge le plus simple, sans doute, de tous les cimetières, mais non le moins touchant – « Ici repose en paix une brave femme, M^{me} Vve De Cooman ».

LES CIMETIÈRES DE L'EST, DU SUD AU NORD.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur des « rues de tombeaux » du cimetière et franchi la rue Anubis pour visiter ce que l'on pense être une seconde partie de ce même cimitero, on éprouve une surprise : plus de tombes du tout, elles ont fait place à un dense jardin où des horticulteurs égyptiens font croître toutes les fleurs de la Création, en plus des cactées. Une exception toutefois, et de taille : au fond d'une fosse peu profonde, la partie centrale d'un monument funéraire d'époque hellénistique, fait d'un énorme bloc d'albâtre. Fait notable pour une tombe antique d'Alexandrie : elle n'est pas construite en creusant le roc, elle est bâtie sur ce qui était, jadis, la surface du sol. D'aucuns ont cru y voir le Sôma, le tombeau d'Alexandre, certains le croient encore. Il n'est pas interdit de rêver.

Le cimetière arménien renferme une église et une chapelle du plus pur style de la lointaine patrie, mais celles-ci ne valent pas, à mes yeux, son vrai titre de gloire : celui d'y voir éclater le feu des plus beaux flamboyants.

Ainsi qu'il se doit, presque toutes les épitaphes sont écrites en caractères arméniens mais il y a des exceptions, dont l'une est celle de la famille Vartanian – portique grec en (fausse) ruine et

l'autre la singulière épitaphe suivante : « CI-GIT HOVSEP A. TCHERKESIAN né à AMASSIA (Turquie). L'AN 1839. INSTALLE à ALEXANDRIE en 1874 OU IL FONDA la PREMIERE MAISON DE FICELLES.- DECEDE en ETAT de GARÇON à ALEXANDRIE le 26 DECEMBRE 1898 ». Un rouleau de ficelle, en marbre, orne la tombe.

A côté, le « Cimetière grec orthodoxe égyptien » ne se distingue des autres que par son exiguité et sa pauvreté incolore.

Faut-il ranger son voisin, le « War Memorial Cemetery 1914-1918 », cimetière exclusivement militaire dans la mémoire d'Alexandrie, sous prétexte qu'il ne parle que de guerre ? La guerre aussi, hélas, fait partie de cette mémoire, où figure aussi la Seconde Guerre mondiale. Sur une pelouse anglaise, cette fois soigneusement débarrassée de toute végétation désordonnée, sont dressés, rangés comme à l'exercice et méticuleusement fleuris, mais pêle-mêle, tous les représentants des forces armées de Sa Majesté : un « private », un « flying officer » un « yeoman of signals », un « able seaman » et cette seule mention sur une stèle que rien ne distingue des autres : « A soldier of the second world war, 2nd June 1941 », soldat inconnu et méconnu d'Alexandrie. Beaucoup de croix celtes, mais la stèle de R. Anderson, de la prestigieuse Black Watch, mort le 30 novembre 1941, porte l'étoile dite de David.

Le « British Protestant Cemetery » qui suit est pratiquement désert, et de nombreuses tombes demeurées ouvertes font à nouveau songer à des rapatriements, massifs cette fois.

Le « Cimetière orthodoxe égyptien », que ses inscriptions en caractères arabes désignent comme copte, est dépourvu de tout caractère.

Son voisin, le dernier, est juif. A l'exception du mausolée de la famille Habib de Toledano, il ne se distingue que peu du précédent : mêmes noms et épitaphes analogues. Il présente toutefois la particularité de posséder, tout au fond, son propre cimetière militaire, où l'on voit les tombes d'une vingtaine de soldats, dont celles du docteur Schlesinger, « mort pour la France, 1944 », du Captain L.M. Tobias, mort en 1919 à 23 ans, de I. Kirzmer, du Zion Mule Corps, mort en 1915 et du « cadet » J. Valentine, de la R.A.F, mort le 17 août 1918, à 21 ans.

Alexandrie est dotée de diverses mémoires, celle léguée par les historiens grecs et romains, à laquelle viennent s'ajouter les



FAMILLE
HABIB

FRANCO

produits des fouilles et de l'érudition; celle que nous ont léguée les poètes et les romanciers, Kavafis, Tsirkas, Forster, Durrell – mais cette mémoire-là concerne peut-être une Alexandrie plus vraie, ou plus fausse, que nature, une Alexandrie rêvée. La vraie mémoire de la seconde Alexandrie, c'est dans ses cimetières, gardés par des Anubis jaunes généralement débonnaires, qu'il faut la chercher.

Bruxelles, 1996

Lucien Basch est premier avocat (honoraire) près de la cour d'appel de Bruxelles. Il a publié plus de 60 articles et un livre (Le musée imaginaire de la marine antique), tous consacrés à l'archéologie navale de la Méditerranée antique.